

Chanoine L. KERBIRIOU

NOS
VIEUX SAINTS BRETONS
ET LA CRITIQUE MODERNE

avec une Notice sur

ALBERT LE GRAND

par le Rev. Canon G. H. DOBLE

BREST

Imprimerie de La Presse Libérale, 4, rue du Château

1938

Nos Vieux Saints Bretons

ET LA

CRITIQUE MODERNE

Le Vrai Visage de la Bretagne

Il serait vivement à souhaiter qu'un ouvrage parût sur le Vrai Visage de la Bretagne bretonnante.

Prenons un exemple dans le présent. S'il existe un poncif qui a la vie dure, c'est bien celui du Breton idéaliste et rêveur; mais nous n'avons pas besoin de regarder longtemps autour de nous pour constater qu'il est fameusement corrigé par ce que nous voyons de réaliste et de pratique chez nos contemporains. De même dans le passé. Le visage breton nous apparaît auréolé d'un halo de mélancolie, d'étrangeté et de mystère. Il se trouve là une bonne part de littérature, que les écrivains bretons du XIX^e siècle, les Chateaubriand, les Brizeux, les Renan, les de la Villemarqué et d'autres n'ont pas peu contribué à mettre à la mode.

Il est deux choses où se traduit éminemment l'âme d'un peuple : son art et la religion. Or l'art breton nous a légué autre chose que des danses macabres et des figures contorsionnées. Les artisans du Moyen-Age breton devaient être de gais compagnons; les œuvres sorties de

leurs mains sont très souvent l'expression d'une mentalité souriante. Songez à l'impression de calme, d'équilibre, d'optimisme que laisse la visite de nos vieilles églises et de nos vétustes chapelles; en pouvait-il être autrement chez un peuple si dévot à Madame Marie, *Itroun Varia* « la porteuse de joie et de bonnes nouvelles » (1)? Songez à ces gentilhommières du temps jadis, dressant leur silhouette large et bien assise. Evoquez dans votre paysage intérieur ces demeures bourgeoises, ces hôtels en pierre de taille, aux monumentales cheminées et fièrement coiffées de leurs hautes toitures, et pénétrez en la docte compagnie d'un de nos plus savoureux chroniqueurs d'antan, Moreau, le président de Quimper, dans ces ménages du peuple de Basse-Bretagne « bien complets, garnis de tasses ou hanaps, mieux logés et meublés que d'autres de qualité plus relevée ». Quel souci du confortable et du bien-être! Quelle joie de vivre!

Et la religion? Je crois qu'on a poussé trop au sombre le tableau du siècle de Le Nobletz et de Maumoir, sous prétexte

(1) H. Waquet, *L'Art Breton*.

que des réformes s'imposaient. Si l'on en croyait certains auteurs, la religion des Bretons serait mêlée de rites bizarres et d'origine extra-chrétienne. On a pu signaler des îlots où régnait la superstition. Mais le fait n'était pas un monopole breton; le monopole breton fut d'en avoir été guéri mieux que partout ailleurs. Sinon, comment expliquer que la Bretagne soit restée la plus romaine de toutes les provinces françaises? Les missionnaires dont nous parlons n'auraient pas si bien réussi s'ils n'avaient trouvé la foi une et catholique solidement plantée. On ne saurait trop répéter que le grand *leader* du mouvement religieux en ce temps, le Breton bretonnant qu'était Dom Michel, n'est pas l'homme des hantises macabres, des légendes terrifiantes. Il marque un progrès dans l'adoucissement des pénitences et des macérations; c'est bien un contemporain de François de Sales, le mystique souriant.

On nous objectera la sorcellerie. Elle ne fut pas un fléau spécifiquement breton. Rien, dans les documents, ne nous autorise à affirmer que la Bretagne ait été la terre privilégiée des sorciers. Les histoires d'odeur de soufre, de sabbats au clair de lune, de dévots à rebrousse-poil venant baiser le pied fourchu de Satan sont moins répandues en zone bretonnante qu'en plein cœur de Paris ou dans le Midi de la France. De l'affaire de Loudun à celle des Poisons, l'histoire de la sorcellerie est plus riche ailleurs en épisodes troublants qu'en notre province soi-disant arriérée.

Donc, sans nier que chez nous, comme partout, quelques folles végétations se soient, de ci de là, greffées sur la foi orthodoxe, nous croyons que ce serait faire œuvre utile que d'accuser davantage certains traits du visage breton.

Travaux hagiographiques

Sur la vraie physionomie de la Bretagne, j'imaginerais une étude débutant par un chapitre sur nos Saints, ces vieux Saints qui ne figurent pas au martyrologe romain, mais que la dévotion du

peuple a canonisés. La question est du plus haut intérêt, puisqu'il s'agit de nos origines chrétiennes. Au surplus, c'est un devoir de reconnaissance de notre part que d'être mieux informés sur ceux qui nous ont apporté, avec la civilisation, le trésor de la foi.

La besogne est grandement facilitée depuis les travaux hagiographiques parus en ces trente dernières années. Un clergyman anglais, le Rev. G. H. Doble, formé par les meilleures disciplines universitaires et nanti du plus solide bagage d'érudition, a consacré plus de quarante monographies à des saints honorés des deux côtés de la Manche, en Bretagne insulaire et dans notre Bretagne continentale. Il a fait la synthèse d'autres travaux d'érudits; il a lui-même confronté les Vies plus ou moins légendaires de ces saints dont on avait seulement fait état jusqu'en ces dernières années, avec des Vies plus anciennes, avec des monuments tels que croix, pierres à inscriptions, fontaines sacrées, enfin avec l'étude des noms de lieux sur l'un et l'autre rivage des deux pays.

Les travaux de M. Doble et de ses devanciers « rendent exactement compte », dit M. Bourde de la Rogerie, « de l'état actuel de nos connaissances sur la période primitive de l'histoire bretonne ».

Bien avant les découvertes modernes, un Frère Prêcheur du Couvent de Rennes, Albert Le Grand, originaire de Morlaix, avait essayé de faire une étude systématique du sujet. Il entreprit son gros ouvrage avec les encouragements du vicaire général de son Ordre, Noël des Landes. Frère Albert eut le mérite de faire des recherches dans les paroisses où il était appelé à prêcher. Nous le voyons compulsier les vieux bréviaires, même manuscrits, des neuf Evêchés bretons, les légendaires des abbayes de Landévennec, Saint-Mathieu et autres, de la collégiale de Notre-Dame du Folgoat, les Vies des Saints alors en circulation; il se fait même envoyer en communication des matériaux d'Irlande. De cette accumulation de documents est sorti, en 1636, son livre les *Vies des Saints de Bretagne Armorique*, notre Légende dorée ou,

sous le voile du merveilleux, s'étale « en des récits pleins de candeur et de fraîcheur l'apostolat social de nos vieux Saints, exposé dans le ton des *fioretti* de Saint François d'Assise et dans un style qui eût pu être signé de Saint François de Sales » (paroles de Mgr Duparc au récent Congrès (1936) des Bleun-Brug à Roscoff, où l'on célébra le tricentenaire de la publication de l'œuvre d'Albert le Grand).

Ainsi le bon Frère Dominicain du Couvent de Rennes ne fut pas seulement l'initiateur d'une étude, un pionnier, mais grâce à sa collection de matériaux élégamment composée et gentiment mise en forme, il a apporté un concours des plus précieux à ceux qui lui ont succédé. C'est pourquoi nous trouvons un peu sévère le jugement porté sur lui par Dom Lobineau et Dom Morice qui, venus un siècle plus tard, se sont montrés beaucoup plus exigeants en fait d'esprit critique. Notre époque est plus exigeante encore, et malgré tout, nos vieux Saints bretons peuvent subir avec succès l'épreuve de la critique historique la plus rigoureuse. C'est que, depuis le début de notre vingtième siècle, l'étude de nos origines chrétiennes celtiques a réalisé de très grands progrès, — bien qu'il reste encore devant elle un champ immense de découvertes, — et que ces travaux récents, loin d'infirmer notre croyance en la féconde activité de nos Pères dans la Foi, lui donnent un fondement solide.

Nous allons donc étudier les Saints bretons avec sympathie et une juste critique, vidant le sujet autant que possible de ses éléments légendaires, cherchant le résidu historique sous l'immense apport de folklore, le lingot d'or au fond du creuset.

En Angleterre, comme en notre pays d'Armorique, il subsiste des écrits et des monuments; mais de ce côté du Détroit, nous sommes plus riches en écrits. Le Cornwall anglais a conservé des vieux calendriers et le Martyrologe d'Exeter contenant beaucoup de Vies entières; à ma connaissance, il ne peut revendiquer que les Vies de Saint Gui-

néar, de Saint Pétroc et de Saint Ké. L'invasion danoise au onzième siècle et la Réforme au seizième, qui ravagèrent les monastères, expliquent cette pénurie de documents. Par contre, les régions celtiques du Sud-Ouest de la Grande-Bretagne possèdent, plus que nous, des monuments qui se rattachent au souvenir des vieux Saints.

En notre Bretagne, la littérature hagiographique nous a transmis une plus abondante provision de Vies, rédigées en latin. Ainsi, en remontant du douzième siècle au neuvième, nous avons les Vies de Saint Ronan, Saint Corentin, Saint Briec, Saint Gouesnou, Saint Judicaël, Saint Méen, Saint Guénolé, Saint Magloire, Saint Tugdual, etc... Beaucoup de ces Vies, qui appartenaient à des églises bretonnes, se trouvent à la Bibliothèque Nationale à Paris. Avec une antiquité plus vénérable que tous ces récits, qui sont, en général, des reproductions enjolivées de biographies plus anciennes, se présente la Vie de Saint Samson, la *Vita* (prima) *Samsonis*.

Le P. Delehaye, le savant Bollandiste, a fort bien montré dans ses *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* que la plupart des biographies de Saints peuvent se ranger en deux classes. Une première catégorie comprend les Vies de saints personnages, composées longtemps après leur mort pour répondre à la question: — Qui était le Saint dont nous vénérons la tombe ou dont nous commémorons l'anniversaire? — Il fallait donner une raison, et pour la fournir, l'évêque d'un diocèse ou l'abbé d'un monastère chargeait quelqueun, clerc ou moine, de procéder aux recherches nécessaires. L'auteur désigné s'accrochait aux faits que la tradition avait retenus; comme ces faits étaient souvent trop menus, il les grossissait à l'aide de faits se rapportant à d'autres pieux personnages: ainsi il introduisait dans son récit les saints patrons des églises et des chapelles voisines et il en faisait des compagnons de ceux dont il décrivait la vie; il allongeait son histoire avec de copieuses citations de l'Ecriture, des leçons extraites du Bréviaire qu'il avait lues à Matines. C'est le cas de presque toutes

les vies de nos Saints Bretons. — En second lieu, il y a un petit groupe de documents absolument dignes de foi, parce qu'ils sont contemporains des héros dont ils parlent ou reposent sur des témoignages contemporains: telles sont les « Passions » de Saint Cyprien, des Saintes Perpétue et Félicité, la Vie de Saint Martin par Sulpice Sévère. Parmi les Saints Bretons, nous avons la Vie primitive de Saint Samson, qui se range dans cette catégorie.

Albert Le Grand n'a pas connu cette Vie à laquelle nous allons réserver un traitement de faveur. Mabillon est le premier qui l'ait publiée dans les *Acta des S. S. de l'Ordre de Saint Benoît*; les Rollandistes l'ont également insérée dans leur ouvrage; mais elle n'avait pas été l'objet d'une étude critique avant les premières années de notre siècle.

M. Robert Fawtier, professeur d'Histoire du Moyen-Age à l'Université égyptienne du Caire, a mis au jour une édition savante de ce texte avec une introduction; feu M. Joseph Loth, le fameux celtisant, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, a expliqué les noms de personnes qui s'y trouvent et identifié presque tous les noms de lieux qu'il mentionne; le regretté abbé Duine a découvert les sources des citations de l'auteur et pensait que cette *Vita* prima a été écrite par un moine de l'abbaye de Dol entre les années 610 et 615. Voici donc un document d'une importance capitale: il nous apporte des précisions sur les premiers temps du Christianisme au pays de Galles, en Cornwall anglais et en Bretagne armoricaine; il nous renseigne non seulement sur Saint Samson, « le saint principal de l'émigration bretonne » (Duine), mais sur l'Ilud, le fameux chef du monastère qui a formé plusieurs de nos Pères dans la foi.

Un saint Breton d'après des documents de son temps et d'après Albert le Grand

Dans son texte, Albert Le Grand s'écarte sensiblement du texte de cette première Vie. Celle dont il s'est servi contient, à côté de faits certainement historiques, des parties beaucoup plus extraordinaires que le vénérable document dont nous parlons. Aussi le récit d'Albert renferme-t-il toute la série d'événements surnaturels ou merveilleux que nous sommes habitués à voir dans les Vies rédigées plusieurs siècles après l'évangélisation. Ainsi notre bon moine insiste avec complaisance sur nombre de phénomènes surnaturels. Comme Jean-Baptiste, Samson eut une naissance miraculeuse: rien n'y manque, ni l'apparition de l'ange du Seigneur ni l'âge extrêmement avancé des parents, ni la prédiction d'une carrière extraordinaire. C'est encore un ange qui intime à Samson l'ordre de quitter le sol inclement de la Grande-Bretagne pour se rendre en Armorique, et il s'exprime dans les mêmes termes que l'ange d'Abraham ou l'ange de Saint Joseph. Pierre, Jacques et Jean lui apparaissent dans son sommeil pour lui annoncer qu'il sera élevé à la dignité épiscopale. Quand il prie, il a souvent « le chef entouré d'un globe comme de feu ». C'est un thaumaturge: il délivre des démoniaques, rend la santé à des enfants « aux abois de la mort. »

Nous voici maintenant dans le domaine du merveilleux: Samson rencontre souvent des dragons sur sa route et entreprend contre eux des luttes toujours victorieuses. Écoutons encore ce récit sous la plume d'Albert:

« Il y avait, auprès de Dol, un seigneur nommé Frogérius, riche et puissant dans le pays, grand ami et bienfaiteur de Saint Samson et de ses religieux; mais sa femme, tout au contraire, leur était fort mal affectonnée; et pour dépitier le Saint et faire du dommage à ses religieux, lorsque les prairies du monastère étaient chargées de beau foin qui n'attendait plus que la faux, elle

commanda à son porcher de mener paître ses pourceaux es dites prairies. Saint Samson, en ayant été averti, les en fit chasser et dire au garçon qu'il ne les y amenât plus, dont cette femme se courrouça et dès le lendemain les y fit derechef conduire. Le saint Prêlat, voyant cela, eut recours à l'oraison, suppliant Notre Seigneur de vouloir prendre en sa protection les biens et héritages qu'on avait donnés à ses serviteurs, et à l'instant tous ces pourceaux furent métamorphosés en boucs puants et infects, au grand étonnement de cette femme, laquelle ayant dédommagé le monastère et demandé pardon à Saint Samson, les boucs reprirent leur première forme de pourceaux. Dieu lui avait donné un commandement si absolu sur les animaux les plus sauvages, qu'un renard ayant ravi une poule, le Saint ayant commandé de la restituer, il la rapporta et la mit à ses pieds et y demeura, attendant la punition qu'il lui voudrait donner, jusqu'à ce qu'il le congédia. Et des oiseaux sauvages, importunant de leurs criaileries les religieux de son monastère, il les amassa et les enferma une nuit dans la cour du dit monastère, leur imposant silence, d'où il ne s'envola un seul, et le lendemain matin il les congédia, leur défendant de plus inquiéter les religieux, ce qu'ils observèrent inviolablement. »

Les légendes d'animaux abondent dans la vie de nos Saints: il y a les animaux nuisibles (les dragons, etc.), dont ils ont débarrassé le pays, les animaux sauvages (loups, cerfs, renards...), qu'ils apprivoisent ou qu'ils domptent, et les bons animaux qui les approchent.

Ne nous sommes-nous pas trop embarqués sur le frêle esquif des légendes? Si l'histoire nous donne les faits, c'est la légende qui donne l'ambiance. Sous prétexte que des récits imaginaires se sont agglutinés autour d'un personnage, il n'en résulte pas que le Saint lui-même soit un être fictif. Ces récits merveilleux cachent des symboles et traduisent l'optimisme de nos pères, leur confiance en la puissance des Saints, le sens qu'ils avaient du plan de la natu-

re, l'animalité inférieure étant sous la sujétion de l'homme, et l'homme, à son tour, soumis à Dieu: « Ne plaisantons pas des légendes, observe M. Doble, n'allons pas nous imaginer, parce que les vies des Saints contiennent tant d'épisodes naïfs, que nous serons dispensés d'en vénérer les héros. Ces épisodes, c'est le peuple qui les a, mêlés à la vie de ses protecteurs et patrons. Libre au journaliste, à l'auteur d'un *Guide*, d'amuser ses lecteurs en donnant aux Saints des rôles ridicules. Ce n'est pas une façon de servir la vérité et l'histoire. »

Observation très juste, que nous trouvons traduite sous une autre forme dans le panégyrique si éloquent et si nourri de documents que Son Exc. Mgr Mesguen, Evêque de Poitiers, prononçait à Quimper à l'occasion de la dernière fête de Saint Corentin: « Gardons-nous de faire fi de toutes ces légendes et de les repousser en bloc, d'un geste dédaigneux, comme des rejets sauvages à émonder impitoyablement. N'oublions pas qu'elles se greffent sur un tronc solide. Est-ce que sous le manteau de lierre ne se dissimule pas, souvent, un chêne aux robustes assises ou une ferme et palpable muraille de granit! »

On ne saurait mieux dire. La vérité est diluée dans la légende. Nous allons essayer de la découvrir en examinant, dans la savante compagnie du Rév. Doble, la vieille Vie de Saint Samson que nous avons prise comme type à cause de son antiquité, une antiquité si reculée qu'elle est toute proche de l'époque de nos Saints.

Nous voici donc, avec cette Vie primitive de Saint Samson, ramenés à treize cents ans en arrière. L'auteur signale ses sources: il a recueilli des traditions orales pendant un séjour au pays de Galles et en Cornwall. Bien mieux, il tient une bonne somme d'informations d'un moine qui appartenait à un monastère fondé par Saint Samson, au-delà de la mer (en Grande-Bretagne), un vieillard de plus de 80 ans dont l'oncle, un diacre du nom d'Hénoc, cousin et compagnon de Samson, a écrit un récit des

actes du Saint. Ce vieillard fit lire à haute voix le livre d'Hénoc à l'auteur, quand celui-ci visita le monastère.

C'est pourquoi nous tenons pour certain qu'Amon et Anna, le père et la mère de Samson, étaient de noble naissance, le premier venant de la *Demetia*, identifiée depuis avec le Sud du pays de Galles, la seconde étant originaire de Gwent, à l'Est d'une rivière appelée Usk, dans la même région. A l'âge de cinq ans, l'enfant fut envoyé à l'école d'Iltud, que notre auteur appelle « le fameux maître des Bretons », qui avait été lui-même le disciple de Saint Germain et ordonné par lui. Soulignons au passage ce détail très important concernant le Gallo-romain Germain d'Auxerre qui évangélisa, nous le savons par d'autres sources, le Sud-Ouest de l'Angleterre.

Samson résida dans le monastère d'Iltud pendant de nombreuses années, à la suite desquelles l'évêque Dubricius (qui, d'après les Annales de la Cambrie, mourut en 612), lui conféra le diaconat, puis la prêtrise. Ensuite il se rendit au monastère de Piron, où il convertit son père: celui-ci se fit moine avec plusieurs de ses fils; la mère entra également en religion. Ils consacrèrent leur fortune à la fondation d'un monastère. Piron étant mort, Samson le remplaça, puis se retira dans un ermitage près de la Severn. L'auteur déclare qu'il a vu cet ermitage: on le considérait de son temps comme un lieu sacré, et on y avait construit un oratoire à l'endroit où Samson chantait la messe le dimanche. Cet oratoire, édifié en souvenir du Saint et signalé par un témoin si antique, est une preuve que Saint Samson fut honoré de bonne heure dans son pays natal.

Notre Saint a des extases « excessus mentis ». Le moine Winniavus prend un accent prophétique pour lui indiquer dans quelle direction il doit poursuivre sa route. Samson rencontre des païens à Trecuria, en Cornwall, et les oblige à détruire l'abominable idole qu'ils adoraient; l'auteur de la *Vita* a touché avec révérence le signe de la croix que le Saint grava sur la pierre avec un instrument de fer. Dans ces mêmes parages il tue un serpent, obtient par prière une

source d'eau pure, et ayant placé son père à la tête d'un monastère, il traverse la mer.

On a pu tracer l'itinéraire de Samson depuis le pays de Galles à travers le Cornwall jusqu'à son embarquement pour la Bretagne mineure: « Nous avons ici », dit M. Doble dans sa luxueuse édition anglaise consacrée à Saint Samson en Cornwall, et que le successeur de Samson sur le siège de Dol, Son Exc. Mgr Mignien, archevêque de Rennes, a bien voulu préfacer, « nous avons ici un aperçu des plus précieux sur le Cornwall à l'époque des saints... Le récit abonde en noms de personnes et de lieux qui se trouvent être tous des noms authentiques... Nous apprenons qu'au milieu du sixième siècle, les habitants de la région marécageuse du pays étaient encore païens, tandis que près des estuaires des rivières, de nombreux monastères chrétiens, peuplés par des moines gallois étaient établis là depuis un temps appréciable. Ce qu'étaient ces moines quand ils restaient fidèles à leur vocation, nous le savons par le très vivant portrait que l'auteur nous fait de Winniavus, un de ces héros mystiques vivant en communion avec l'invisible et remplis des dons d'en haut; il est bien de la race de ces hommes que l'Eglise honore comme des saints. On peut encore considérer comme portant le cachet de la vérité le procédé qui consistait, de la part des évangélisateurs, à graver une croix sur les pierres druidiques pour les christianiser. Telle fut l'origine des premières croix corniques destinées à commémorer le triomphe du Christ sur le paganisme. Enfin l'auteur de la *Vita* nous montre Samson, au cours de ses pérégrinations en Cornwall, bâtissant un monastère.

Après son débarquement sur nos côtes bretonnes, commence la partie la plus importante de sa carrière. Nous nous bornerons à en noter les étapes principales: il fonde le fameux évêché-monastère de Dol; il prend parti pour le prince Judual contre Commore; il se rend à la cour mérovingienne à Paris et obtient du roi Hiltbert (Childebert) une concession de terrain en Normandie, à l'endroit où la Risle entre dans l'estuaire

de la Seine, et il y fonde l'abbaye de Pental que les Normands détruisirent au neuvième siècle.

La Vie de Saint Samson, malgré la gaucherie du style, le manque de composition et l'introduction de quelques légendes topographiques, laisse une impression de vérité. Des récits, comme la rencontre avec Winniavus, la conversion des païens, l'établissement des monastères, n'appartiennent pas au domaine de la légende populaire. Le lecteur évoque dans son imagination les montagnes et les forêts du pays de Galles, les estuaires et les marécages du pays cornique; il croit entendre les services solennels célébrés dans les monastères celtiques, et pour couronner le tout, il emporte la conviction que Samson l'extatique et le mystique, fut un « born leader of men », un conducteur de peuple, extrêmement énergique et actif.

Documents et tradition

La tradition, quand elle est récente, ne comportant par exemple que deux générations comme chez l'auteur de cette *Vita prima*, se présente à nous avec un fort accent de vérité. Quand de plus, et c'est bien ici le cas, elle s'appuie sur des documents contemporains du héros, elle nous donne de celui-ci une physiologie authentique.

Ceci me rappelle un souvenir personnel que je me permets de citer. Lorsque je soutenais ma thèse en Sorbonne sur Jean-François de La Marche, — le dernier dans la lignée des évêques qui occupèrent le siège de Léon fondé par l'un des plus remarquables de nos Saints Bretons, Pol Aurélien, — M. le Professeur Seignobos me reprocha d'avoir eu recours à l'argument de tradition pour prouver que Mgr de La Marche avait répandu dans son diocèse la culture de la pomme de terre.

La chose était très importante puisque, sans aucun détour, j'en déduisais que les paysans du Léon devaient à cette initiative du prélat la culture maraîchère qui est la grande richesse du pays. « Et

vous appuyez une telle affirmation sur un argument de tradition! » — « Oui, Monsieur le Professeur; la tradition relative à la diffusion du précieux tubercule par Mgr de La Marche est tellement chevillée dans l'esprit de nos campagnards que la plupart d'entre eux ne le connaissent pas sous son vrai nom, mais sous la dénomination d'*Eskop ar Patates*, (l'Evêque des Pommes de terre). » —

« Alors, expliquez-moi ce que vous entendez par tradition. » — « La transmission des faits du passé de génération en génération, par la voie orale, par exemple de père en fils. » — « Cela est bon pour les Arabes qui n'ont pas d'archives. Mon père tient la chose de son père, qui la tient de son père, et ainsi de suite. Vous croyez cela! » — « Mais oui! » — « Donnez-moi un exemple. » — « Les *bragou-braz*. » — « Qu'est-ce que cela? » — « Les culottes bouffantes et plissées que portaient nos ancêtres et qui se complétaient par des guêtres de bure à longues rangées de boutons. » — « Eh bien! » — « Pour ma part je n'ai pas vu de paysans en *bragou-braz*. Mais mon père en a vu, et son père a porté ce costume. Quand mon père me l'a rapporté, j'ai cru, car il ne pouvait inventer de toutes pièces une chose pareille. De plus, me trouvant un jour au Musée de Quimper, j'y admirais la reconstitution d'une noce bretonne du temps jadis avec des paysans en *bragou-braz* tels que mon père me les avait décrits. J'en conclus que j'avais eu raison de croire mon père. Le document confirmait la tradition. De même pour Mgr de La Marche. La tradition l'appelle *Eskop ar Patates*; elle nous apprend qu'il fit lui-même semer la pomme de terre dans son domaine pour faire tomber les préventions. Le document, un papier signé de sa main, m'apprend qu'il ne prélevait pas de dîme sur les légumes. Le paysan, malin, se livra à la culture des légumes pour échapper à l'impôt. J'en conclus que par ces mesures notre Evêque favorisait la culture maraîchère. »

Je m'excuse de cette digression. Le raisonnement ne vaut-il pas pour les Saints Bretons? Le document s'ajoute

à la tradition comme nous l'avons vu dans l'examen de la vieille *Vita Samsonis*. Ici nous touchons du doigt la vérité. Mais quel état ferons-nous des Vies plus récentes, celles qui, par exemple, datent du douzième siècle? La tradition dans son cours a fait œuvre d'amplification. C'est entendu; mais ne rejetons pas ces Vies pour cela. Plusieurs reposent sur des fragments de Vies plus anciennes. Il s'agit de faire le travail de discrimination. Or cette opération est facilitée par l'étude des monuments et des noms de lieux.

Les découvertes de l'hagio-onomastique

L'étude des noms sacrés ou hagio-onomastique, bien qu'elle soit une science toute récente, a déjà abouti à des découvertes très précieuses. De l'autre côté du Déroit, l'*English Placename Society* fait et publie une étude topographique de chaque comté d'Angleterre, et son travail est assuré de fournir des indications très utiles à ceux qui s'intéressent aux Saints de Bretagne. Chez nous, c'est M. Joseph Loth qui a donné le branle avec son célèbre ouvrage *Les Noms des Saints Bretons*. Il a eu un disciple de premier plan en la personne de M. Largillière, qui a exposé les résultats de ses recherches dans sa thèse: *Les Saints et l'Organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*. M. Largillière avait mené son enquête dans une circonscription très limitée, celle d'un secteur du Tréguier, et ses investigations très appréciées par le jury qui lui conféra le grade de docteur, l'auraient conduit à d'autres découvertes, si la mort n'avait prématurément enlevé ce jeune savant que M. Doble a si bien caractérisé en trois mots expressifs: *a scholar, a soldier, a Christian*, un érudit, un soldat, un chrétien.

D'après ces travaux scientifiques nous allons essayer de faire le point dans les recherches effectuées. L'état actuel de la question se résume dans les deux formules suivantes: 1° L'histoire des Saints bretons peut être dégagée de l'é-

tude comparative des Vies. C'est ce que je viens de tenter de faire en prenant comme type la Vie de Saint Samson. 2° Cette histoire est inscrite sur le sol des deux Bretagnes. Je vais maintenant m'attacher au développement de ce second point.

Les premiers témoins qui subsistent sur le sol, ce sont les croix de route. Le Cornwall anglais est particulièrement riche en croix. M. Henderson en compte 350, couvrant une période d'un millier d'années, — du cinquième au quinzième siècle, — pendant laquelle l'Eglise du Cornwall fut successivement celtique (irlandaise et galloise), saxonne, normande et anglaise. Les plus anciennes de ces croix remontent donc à la période celtique. Nul doute qu'elles n'aient été érigées par les Saints et leurs compagnons, comme le montre l'exemple de Samson détruisant l'idole païenne et marquant du signe de la croix une pierre du voisinage. D'ailleurs, plusieurs de ces croix étaient associées au souvenir des Saints. Adamnan, qui vivait peu de temps après l'émigration, raconte dans sa Vie de Saint Columba qu'une croix fut fixée à l'endroit où Ernán mourut et une autre au lieu où se trouvait Columba quand Ernán mourut. Une charte du roi Edgar, publiée en 960 et relative à Saint Péran, décrit un crucifix en donnant des détails qui permettent de l'identifier avec la fameuse croix de Saint Péran, toujours existante.

D'autres témoins des vieux âges, ce sont les pierres à inscriptions. Sur la croix de Penzance on lit l'inscription *Ricati*, qui doit être la même que Riagat. D'après M. Loth, Riagat est le saint dont le nom est mutilé dans les anciennes litanies: *Sancte Rucate*, nom conservé dans la paroisse de Trefflagat, car au moyen-âge on trouve la graphie Tref-Riagat. Autre fait digne de remarque: la pierre de Saint Cuby porte, à côté de cette inscription, *Ricatus*, cette autre, *Nonnita*, à comparer avec *Nonna* ou *Non*, dont le culte est très répandu dans les pays celtiques (exemples: Logonna, Dirinon, Lennon chez nous; Altarnon (ou

autel de *Non*) dans le Cornwall insulaire). Or la pierre de l'église de Cuby, qui porte ces intéressantes inscriptions, est du cinquième ou du sixième siècle.

Avec les croix et les pierres à inscriptions se rattachent à la mémoire des premiers évangélisateurs les fontaines sacrées, dont plusieurs en Cornwall portent le nom de *Venton* ou *fenton* (feunteun en breton), joint aux noms des saints qui fondèrent dans les environs des établissements religieux, germes de futures paroisses. Ainsi, nous pouvons signaler comme dédiées à des saints celtiques, les fontaines des saints Breward, Neot, Nonna, Keyne, Gulval. Chez nos pères dans la foi, les sources et les fontaines avaient un rôle important. Ils choisissaient l'emplacement de leur ermitage ou de leur monastère auprès d'une source, car ils faisaient une grande consommation d'eau non seulement pour leurs besoins domestiques, mais pour les ablutions et les immersions en usage dans le monachisme celtique.

Nous pouvons même reconstituer leurs cellules, depuis les fouilles qui ont été faites, comme celles de Tintagel, en Cornwall qui ont mis au jour, en 1933 et 1934, un type de monastère celtique des environs de l'an 500, avec le genre de sépulture que l'on rencontre dans les monastères d'Irlande de la même époque. Ces cellules, faites de pierres sèches, donnent l'idée de bien pauvres constructions.

La plus vieille chapelle de Cornwall qui se rattache au souvenir d'un saint celtique, est l'oratoire de Saint Péran enfoui depuis des siècles dans le sable et dont quelques parties ont été exhumées; la paroisse s'appelle toujours Peranzabulo, Saint-Péran dans le sable; elle s'appelait autrefois Perran-Treaz, à comparer avec notre Trez, sable. La chapelle est en pierres grossièrement taillées; elle remonte à une période plus ancienne que la conquête normande.

Malgré des résultats encore très fragmentaires, l'étude des monuments religieux du Cornwall nous permet donc d'atteindre, d'étape en étape, le temps

de l'évangélisation, et nous constatons que des Saints dont les noms sont demeurés attachés à ces monuments sont très souvent les mêmes que les nôtres.

Plus poussée que l'étude des monuments a été celle de la topographie sacrée des deux régions. De même que ces flotteurs qui, sur nos côtes à la surface de la mer, indiquent l'emplacement des filets invisibles, ainsi les noms de lieux, fait observer M. Doble, restent comme les signes certains d'établissements fondés par les Saints ou liés à leur souvenir.

Comparaisons suggestives

Voici un aperçu de ce que nous donne la méthode comparative. Je suivrai l'ordre alphabétique. Que l'on me pardonne, ne serait-ce qu'à cause de sa valeur démonstrative, l'aridité de cette longue liste.

Saint Brévalaire ou Branwalader est honoré dans le Cornwall anglais à Saint-Breward, à Jersey (Saint Brelade), en Bretagne, près de Dol (Saint Broladre) et, au pays de Léon, à Loc-Brévalaire; Saint Briec, à Brioc et Landyfriog ou lan de Brioc dans le Cardigan, à Brixhom et Brix-ton dans le Devon, à Saint-Breoke en Cornwall et à Saint-Briec chez nous; Saint Budoc, en plusieurs paroisses de la Domnonée anglaise, c'est-à-dire le Devon et le Cornwall actuels réunis, et il est, sous le nom de Beuzec, le patron de multiples lieux en Basse-Bretagne.

Saint Carantec a donné son nom à Crantock en Cornwall, à plusieurs endroits des comtés de Cardigan et de Pembroke et à notre Carantec; Saint Clether, à Clether (Cornwall) et à notre paroisse de Cléder; Saint Colan, à Colan (Cornwall), Llangollen (Galles) et à Langollen dans notre Cornouaille; Saint Columba ou Columb (distinct de Saint Coloman), à Saint-Columb major et à Saint-Columb minor (Cornwall), à Plougoulm en Léon et à Saint-Coulomb, au diocèse de Rennes; Saint Cungan, un saint du Somerset, à une chapelle celtique, à la paroisse de Saint-Congard

(Vannetais) et à divers lieux du Finistère; Saint David, à Davidstow (Cornwall) et à notre Saint-Divy; Saint Day, à Saint-Day (Cornwall), et chez nous à Lothey, à une ancienne chapelle en Riec et à trois chapelles situées en Poullan, Plouhinec et Cléden.

Saint Feock est l'éponyme de Feock, près du port de Falmouth, et en Basse-Bretagne, des dix paroisses qui l'honorent sous le nom de Meoc, Miuc ou Mae; Saint Guinear, de Gwinear (Cornwall), de Pluvigner (Vannetais), de Loc-Eguiner (Léon); Saint Guérec, de Perros-Guirec, et au pays de Galles des nombreux endroits dont la terminaison est Curic, Gurig, Kerry; Saint Hervé, de Lanherne (Cornwall) et de Lanhouarneau; Saint Ilud, de Llan-Iltyd en Galles, et de Lanildut; Saint Ké, de Kea (Cornwall), de plusieurs paroisses dans le Devon, de Saint-Quay (Perros), de Saint-Quay-Portrieux et de cinq chapelles en Basse-Bretagne.

Saint Maelog, honoré à Anglesey, a son culte en Bretagne, où il est appelé Saint Meleuc (exemples: Plumelec, Lannellec, etc.); Saint Maudez a donné son nom à Saint-Mawes (Cornwall) et à Lan-Modez au diocèse de Saint-Brieuc; Saint Mawgan, à deux paroisses et d'autres lieux en Cornwall, à divers endroits du pays de Galles et, dans notre Bretagne, à Saint-Maugan et vraisemblablement à la Méaugan; Saint Méen, à Saint-Mewan (Cornwall), à l'abbaye de Saint-Méen, aux paroisses de Saint-Méen, Ploéven, Tréméven, Lannéven, etc.; Saint Merryn, à Saint-Merryn (Cornwall) et Lanmérin (diocèse de Saint-Brieuc).

Saint Péran possède trois paroisses du Cornwall placées sous son vocable, une ancienne chapelle à Cardiff (Galles) et en Bretagne, les lieux-dits Saint-Péran en Paimpont, Lopéran en Saint-Malo (Saint-Malo des Trois Fontaines), Saint-Péran en Trézilidé; Saint Pétroc a au moins 25 églises ou chapelles qui lui sont dédiées en Cornwall, d'autres en Devon et au pays de Galles; il est le patron de Petrockstow et de Little Petherick ou Saint-Petroc minor, deux paroisses corniques, et chez nous, de Lopérec autrefois appelé « Locus

Petroci »; Saint Pol Aurélien est le patron de Paul (Cornwall) et de Saint-Pol-de-Léon; Saint Sezni, de Sithney (Cornwall) et de Guissény; Saint Tudy, de Saint-Tudy (Cornwall) et de Loctudy.

Une foule de lieux sont associés au souvenir de Saint Sulian. En Cornwall, nous trouvons la paroisse de Luxulyan, et les lieux-dits Tresillian, Bossilian; dans le Cardigan, Llansilian. Nous le rencontrons sur divers points du territoire breton, depuis les proches environs de Brest jusqu'à l'ancien diocèse de Saint-Malo: à Guipavas (la terre noble de Lössulien), à Plomodiern (chapelle de Saint-Sula, vieille orthographe Sullian), à Pleyben (Saint-Sulian), à Saint-Nic (Saint-Sullian). A ces noms il faut ajouter un Lan-Sulien en Fouesnant, un autre en Cléden, un Plussulien (= Plou-Sulian) entre Dinan et Lamballe, un Rossulien en Plomelin. Enfin il y a lieu de noter que Sizun a pour patron Saint Sulian et que le village de Saint-Suliac sur la Rance s'appelait en 1156 « Ecclesia Sancti Suliani ».

En procédant à ces comparaisons, notre attention a été appelée sur d'autres rapprochements fort instructifs. En Léon, Saint-Divy (graphie de David) est à peu de distance de Dirinon, qui a pour éponyme Sainte Nonna. Dirinon à son tour possède deux fontaines sacrées dédiées l'une à Sainte Nonna, l'autre à Saint Divy, et près de celle-ci, une chapelle de Saint-Divy. Davidstow, en Cornwall, qui tire son nom de Saint David, se trouve à quelques milles de la paroisse d'Altarnon qui, nous l'avons vu, signifie l'autel de Non ou de Nonna. Que cette association de la Sainte et du Saint soit ancienne, nous le savons par William de Worcester. Ce chroniqueur, très curieux d'hagiographie, a eu la bonne idée, au cours de son voyage en pays cornique, de consulter les calendriers et les martyrologes des grandes maisons religieuses et d'en laisser des notes, que nous aurions voulu plus détaillées, mais dans lesquelles — elles — ont été écrites en 1478 — nous trouvons une légère compensation à la destruction des Vies des Saints par la Réforme. Or il nous apprend que le village d'Altarnon honorait

Sainte Nonnita (Nonna), qui passait pour être la mère de Saint David.

Nous sommes loin d'avoir épuisé la liste des Saints éponymes communs aux paroisses de notre Bretagne et de la Bretagne insulaire: dans le seul Cornwall, M. Henderson a compté sur un total de 212 paroisses de création ancienne, 174 dont la fondation remonte à l'un des siècles de l'époque celtique et sur ce nombre, 98 semblent avoir été des centres monastiques.

Les accouplements de noms

Un autre résultat de notre enquête sur les noms de lieux, c'est de nous montrer de nombreux exemples de saints dont le culte est associé dans les deux Bretagnes. En Léon, Ploudaniel est près de Trégarantec tout comme Llandainiol, le lan de Daniel, saint souvent mentionné dans l'hagiographie galloise, et Llangrannog, le lan de Carantec, sont dans le même secteur en Cardigan. Dans un autre comté du pays de Galles, le Carmarvonshire, deux lieux-dits signifiant la chapelle de Saint Guiriec et l'ermitage ou lan de Saint Ké sont également voisins comme chez nous Saint-Quay et Perros-Guirec. Saint Ké et Saint Fili ont donné leur nom à deux autres paroisses voisines, Landkey et Filleigh en Devon et sont honorés dans la même paroisse de Saint-Quay-Portrieux. Des paroisses placées sous le patronage de Saint Mawgan et de Saint Brieuc se trouvent côte à côte en Cornwall, au pays de Galles et chez nous. Pluvigner (Plou Guinear), au diocèse de Vannes, possède une chapelle de Saint Mériadec; or Guinear en Cornwall touche Camborne qui s'appelait anciennement « Ecclesia Sancti Meriadoci de Camborn ». Mylor et Feock appartiennent à la même région cornique du Fal, de même que Lanmeur (ancienne graphie: Land-meur Melor) et Guimaec (le village de Feock ou Meoc) appartiennent au Tréguier du Finistère. Saint Nectan et Saint Winnow se trouvent associés en Cornwall anglais, puisque la chapelle de Saint Nectan est si-

tuée dans la paroisse de Saint-Winnow; il semble bien que nous retrouvions ces mêmes saints dans notre Cornouaille, Saint Winoc à Plouhinec, qui pourrait être le plou de Winnow, et dans les environs Saint Nectan sous les formes Lanneizant à Plonéour-Lanvern, Kerneizan dans la même paroisse de Plonéour et à Loctudy.

On dirait donc que des secteurs entiers ont été transportés avec leurs saints de la Bretagne insulaire dans la nôtre. M. Doble montre que le district de Newquay entre le Camel et Cubert comprend un groupe de paroisses qui ont pour patrons Brieuc, Pétroc, Merryn, Columba, Colan, Carantoc, Enoder, etc., que ces mêmes Saints ont eu des rapports entre eux, et il se produit que tous sont honorés sur la côte nord de Bretagne comme en Cornwall. Ainsi l'examen des mêmes groupements de saints éponymes dans les régions du Cardigan, du Cornwall et du Nord de la Bretagne, saints que l'on peut appeler panceltiques en raison de la diffusion de leur culte dans les pays celtiques, a une force de démonstration sur laquelle je ne crois pas utile d'insister davantage: les vieux Saints ont laissé trop de traces dans la topographie pour que l'on puisse contester non seulement leur existence, mais leur activité.

Relations entre les deux Bretagnes

Par sa situation au sud-ouest de la Grande-Bretagne et presque sur le même méridien que nos côtes, le Cornwall, qui n'est pas la patrie de nos Saints, a été la région où nos Saints, venus en grande partie du pays de Galles, passèrent ou séjournèrent avant de s'embarquer à destination de notre presqu'île d'Armorique. Leur souvenir s'y est maintenu. N'est-il pas impressionnant de constater que les mêmes saints continuent à être honorés en Cornwall et chez nous? Que l'on jette un rapide coup d'œil sur le *Cornish Church Calendar* (le Calendrier de l'Eglise de Cornwall) et l'on se rendra compte de la persistance de la tradition. Nos Saints y ont leur fête et leur office aux mêmes jours que dans nos diocèses bre-

tors. Certains y sont honorés en plusieurs endroits: Saint Budoc, Saint Cadoc, Saint Melaine, Saint Melor, etc., en deux endroits; Saint Non, en trois; Saint Péran et Saint Euny, en cinq; Saint Guénolé, Saint Rumon, Saint Samson ont leur culte établi en six paroisses.

Notre Bretagne n'était-elle pas tout indiquée pour recueillir l'exode des Bretons de la Grande Ile lorsque, soit pour fuir l'invasion saxonne, soit pour coloniser, ils quittèrent leur pays? Ils trouvaient sur notre sol de grandes affinités géographiques et ethniques; les hommes étaient de la même race; peut-être même parlaient-ils la même langue. La Basse-Bretagne aura également ses Saints nés sur son territoire et leur culte passera outre-Manche. C'est ce qui se produira pour Saint Corentin et Saint Guénolé: leurs deux noms sont associés là-bas comme chez nous. Gunwalloe, la paroisse cornique à laquelle Guénolé a donné son nom est dans le voisinage de Cury ou Curriton, qui se réclame de Saint Corentin. Au surplus, il est remarquable que dans le rayon de Gunwalloe et de Curriton se trouve Landewednack (à comparer avec notre Landévennec).

Les relations continuent après l'évangélisation. Le roi Edouard le Confesseur, qui régna de 1042 à 1066, accorde droit de cité aux Bretons armoricains qui émigrent en Angleterre pour échapper à la domination scandinave. Il en donne la raison: Ce sont des compatriotes. « Qui de Britannia minori veniunt recipi debent tanquam probi cives regni hujus », et il rappelle leur origine: « Quoniam exierunt quondam de corpore regni hujus. »

Plus d'un siècle avant Edouard, sous le règne de son arrière grand-oncle Athelstan, qui était lui-même le petit-fils d'Alfred, le Charlemagne Saxon, s'était produit le transfert de Bretagne en Angleterre, de nombreuses reliques de nos Saints. Athelstan était un grand collectionneur de reliques. En ayant reçu une bonne quantité pour avoir aidé Alain Barbetorte à débarquer en son duché de Bretagne, l'an 938, et à en expulser les Normands envahisseurs, il profita de l'oc-

casión pour renforcer le culte des Saints dans la Grande Ile. En échange de ces reliques de Saint Corentin, Saint Guénolé, Saint Tugdual, Saint Samson, Saint Malo, Saint Pétroc et d'autres, qui s'en iront à des églises, des abbayes ou des monastères d'Angleterre, il donna à ses amis bretons des reliques de Saints purement anglo-saxons: ce qui expliquerait que le culte d'un saint du Yorkshire, Saint Jean de Beverley, qui a donné son nom à Saint-Jean-Brevelay près de Vannes, ou de Sainte Etheldreda à Tréflex, se serait introduit chez nous. Quant à l'introduction de Saints du martyrologe romain comme patrons de plusieurs de nos paroisses, elle s'explique, chez nous comme en Angleterre, par la substitution d'un Saint connu de l'Eglise universelle à un Saint plus obscur d'origine celtique.

Problèmes à résoudre

Les efforts conjugués de la critique en ces dernières années ont donc produit des résultats à la fois précieux pour les chercheurs et consolants pour les croyants. Ces résultats nous passionnent d'autant plus qu'ils nous font pénétrer dans un domaine qui, jusqu'ici, était demeuré presque inexploré; ils satisfont notre goût inné de soulever le voile du mystère. Si nos origines bretonnes avaient de tout temps apparu avec la clarté de l'évidence, nous aurions attaché un moindre prix aux découvertes qu'apporte l'érudition. Supposons que toutes les archives de notre temps disparaissent. Les historiens de l'avenir accueilleraient avec dévotion les moindres parcelles de vérité touchant l'existence de nos contemporains illustres. M. le Professeur Guiard m'écrivait récemment à propos des travaux de M. Doble, dont j'ai essayé d'extraire la substance pour étoffer cette courte synthèse: « L'étude toujours passionnante des Saints bretons se trouve singulièrement accrue par ces suggestives comparaisons avec leurs frères de Grande-Bretagne. »

J'ajoute: Les résultats obtenus sont

consolants pour le chrétien qui souffrait de voir le sujet trop souvent exploité contre la foi et les traditions bretonnes. Il faut convenir que les pieuses amplifications des auteurs de « Vies » du Moyen-Age avaient contribué à créer cet état d'esprit. Mais nous savons comment ces auteurs ont procédé. Ces moines ou ces clercs ont rédigé des œuvres littéraires, ornant le récit primitif ou plus ancien de nombreuses citations de livres sacrés et profanes: ainsi, ils ont introduit des apparitions angéliques, des citations de la Bible, des allusions aux vies d'autres saints et jusqu'à des reminiscences d'écrivains classiques latins. Les œuvres se ressentent, au surplus, de l'ambiance où vivaient les rédacteurs qui se font l'écho de traditions locales ou des préoccupations du temps. Il est également prouvé qu'un même auteur a pu écrire des Vies de Saints différentes et n'a pas résisté au besoin de faire intervenir, dans l'une, des faits ou des personnages se rapportant à l'autre. Quant à Albert Le Grand, s'il n'a rien inventé de toutes pièces, il a soigné son récit comme s'il était destiné à la lecture à haute voix dans un monastère.

Essayons maintenant de faire le point et voyons dans quelle mesure les recherches modernes ont confirmé certaines données de la tradition et en ont fait découvrir de nouvelles.

Bien des points restent encore à résoudre. D'abord, le problème de la langue. La population de nos régions d'Armorique parlait-elle le même langage que les émigrants de Grande-Bretagne? Elle avait jadis parlé la langue celtique, dont il pouvait subsister des traces, surtout dans les parties que la civilisation romaine n'avait pas complètement assimilées.

Cette population contenait-elle des éléments chrétiens, et dans l'affirmative, où et dans quelle proportion? La partie haute de la péninsule, plus complètement romanisée, était, avant l'émigration, pourvue d'évêchés gallo-romains à Nantes et à Rennes. Il n'est pas question d'évêché gallo-romain dans le territoire

qui correspond à la zone bretonnante actuelle, sauf à Vannes, et encore cet évêché est-il de fondation plus tardive que les deux autres. Dans notre zone extrême-ouest (Léon, Tréguier, Cornouaille), il est probable que des émigrants rencontrèrent plus de païens, sinon un peuple exclusivement païen. Les Celtes d'Outre-Manche, eux, étaient en grande partie chrétiens. Ils le devaient, pour une part, à l'action d'un Gallo-romain, Saint Germain d'Auxerre, venu en Angleterre dans le premier tiers du cinquième siècle. Nous avons des preuves que l'Eglise chrétienne existait en Grande-Bretagne avant son arrivée, mais elle lui doit son établissement définitif.

Résultats acquis

Passons maintenant aux résultats qui semblent bien acquis sur nos origines chrétiennes.

1°) C'est des régions du Sud-Ouest de la Grande-Bretagne qu'étaient originaires les convertisseurs de notre pays bas-breton. C'étaient des Celtes. Un peu avant 450, ils furent chassés de leur pays par des envahisseurs venus de par-delà les mers, de la Germanie et du Danemark. L'Irlande, à l'encontre de la croyance générale, à l'époque d'Albert Le Grand, n'a pas agi, du moins d'une manière directe, sur notre évangélisation; elle ne connut pas l'invasion, elle ne fournit pas de contingents d'émigrants. Une des conclusions des savants travaux de M. Largillière, c'est que le culte des saints irlandais ne sera importé que plus tard chez nous. Saint Columban, Saint Sénan et Saint Ronan (1) seraient à peu près les seuls saints d'origine irlandaise honorés en Basse-Bretagne.

Précisons encore: Les régions du Sud-Ouest de l'Angleterre comprenaient l'ancienne Domnonée (Cornwall et Devon actuels) et l'ancienne Cambrie (pays de Galles). C'est d'après le royaume britannique de Domnonée (d'où le comté de

(1) Cf. l'étude récente de M. le Dr Dujardin, *Saint Ronan, Notes sur sa Vie et sur son Culte*. Imp. de la Presse Libérale, Brest.

Devon tire son nom) que la partie nord de notre Bretagne, où affluèrent les émigrants, s'appela primitivement la Domnonée, qui formait autrefois une principauté à demi-indépendante. Les colons britanniques établis chez nous donnèrent à leur nouvelle résidence le nom du pays d'où ils venaient, tout comme les colons français et anglais qui s'établirent au Canada donnèrent à ce pays les noms de Nouvelle-France et de Nouvelle-Angleterre.

Les deux principaux centres monastiques en Grande-Bretagne étaient Lanillyd et Lincarnan, tous deux voisins l'un de l'autre et situés à peu de distance du canal de Bristol, près du littoral entre Bridgend et Cardiff.

S'il est établi que le Cornwall fut un pays d'élection pour un grand nombre de nos saints, il ne saurait être indiqué avec certitude qu'il est la patrie d'un seul. C'est le mouvement religieux influencé par les monastères du pays d'Irlande et répandu dans la région qui comprend actuellement les comtés de Cardigan et de Pembroke au pays de Galles, qui eut la plus large action sur le Cornwall, et par voie de répercussion sur notre Bretagne. Parmi les grands chefs, citons Saint Brioc, Saint Carantoc, Saint Pétroc, etc..., qui, venus du Cardigan et du Pembroke, travaillèrent dans le Somerset, le Cornwall, puis chez nous.

2°) Il se produisit plusieurs courants d'émigration. Les « Vies » n'inventent rien quand elles nous montrent les Saints traversant la Manche. L'exode, commencé à partir de la seconde moitié du cinquième siècle, se poursuivit pendant cent, cent cinquante ans, et même davantage. En général, les colons s'installèrent les premiers; les prêtres suivirent leurs compatriotes pour leur garantir les secours de la religion et organiser l'Eglise chrétienne dans les colonies britanniques d'Armorique. Nous voyons les colons déjà maîtres du sol et distribuant des terres aux moines qui arrivent. Saint Briec, venu du Cardigan, trouve en Armorique un chef du nom de Rigual, qui souhaite la bienvenue aux moines dans sa résidence. Un autre Gallois, Pol Aurélien, se rencontre à l'île de Batz avec

son parent, le comte Withur. Un troisième Gallois, Tugdual, débarque sur les côtes de Tréguier où se trouve le comte Deroch, son cousin, qui lui donne plusieurs circonscriptions religieuses.

Ainsi, ce n'est pas le simple goût du voyage, l'attrait de l'aventure ou le désir de faire fortune qui les ont amenés sur notre littoral. Ils ont entendu comme Abraham l'appel de Dieu: « Sors de ton pays et va dans une terre que je te montrerai. » Ils sont devenus des pèlerins par amour de Dieu. Comme Saint Paul, ils ont passé leur existence dans des voyages, dans les dangers de la mer et du désert, dans la fatigue et la douleur, des veilles, la faim, la soif, souvent dans les jeûnes et dans le froid. Ils ont semé chez nous l'Evangile à travers les tribulations.

3°) Les prêtres d'Outre-Manche qui débarquèrent chez nous parlaient le celtique qui était la langue de leur race, et nous apportaient leur organisation religieuse particulière, à savoir le système monastique de paroisses. D'ailleurs, c'est un fait que dans toutes les régions celtiques (Irlande, Galles, Cornwall et Bretagne), les évêchés-abbayes précédèrent l'introduction du système des évêchés-diocèses. Ces prêtres s'installèrent d'abord comme ermites près des côtes où, d'ordinaire, subsistait encore une chapelle portant leurs noms, puis ils pénétrèrent à l'intérieur des terres auprès de leurs compatriotes et ils fondèrent des monastères.

4°) Les Saints ne perdent pas de vue leur pays d'origine. Les « Vies », à commencer par celle de Saint Samson, relatent souvent leurs déplacements de Grande-Bretagne en Petite-Bretagne ou inversement. Plus tard, quand les Normands et les Anglo-Saxons eux-mêmes se seront assimilés l'histoire d'Arthur, leur ennemi breton, et qu'ils adopteront celui-ci comme un glorieux ancêtre, — le christianisme aura alors converti les Angles envahisseurs, — la haine des races s'atténuera et nos compatriotes bretons traverseront souvent la mer pour aller visiter les contrées d'où ils étaient sortis.

Diffusion du culte des Saints

Disons maintenant quelques mots de la diffusion du culte de nos vieux Saints dans le temps et à travers l'espace. On en trouve des traces aux quatre points cardinaux de la France. Ceci s'explique et par la popularité dont les Saints jouissaient et à cause du transfert de leurs reliques à l'époque des invasions normandes.

Saint Corentin est mentionné dans un psautier de Tours, dans une chanson de geste, le *Roman d'Aquin*. Le nom de Saint Pétroc figure dans le Bréviaire de Coutances et dans le psautier à l'usage des Franciscains italiens. Saint Méen est honoré en Normandie, où plusieurs paroisses l'invoquent et où des confréries sont érigées en son honneur; son culte se propagé dans le Nord (Somme), dans l'Est (environs de Reims, Jura), dans le Massif Central (Cantal et Lozère), dans le Midi (Aveyron, Hérault, Haute-Garonne). Le culte de Saint Samson connut une fortune incroyable: Outre-Manche, il est honoré à Golant et dans les îles de Scilly et jusque dans un pays aussi entièrement saxonnisé que le Wiltshire. Dom Plaine donne une liste de 26 églises ou chapelles qui lui sont dédiées dans le Nord et l'Est de la Bretagne; il est connu dans l'Anjou, en Normandie (diocèses de Coutances, Bayeux, Rouen), plus au centre (diocèses de Beauvais et d'Orléans), dans le Nord (diocèse d'Amiens); bien plus, il fut honoré en Irlande, en Italie et en Bavière. Duine disait qu'au seizième siècle, Saint Samson était l'un des noms les plus connus de l'Europe.

Evidemment c'est dans les deux Bretagnes que le culte des saints celtiques est le plus constant. Le Moyen-Age a été pour eux l'âge d'or: l'abondance des Vies parues en cette période en est la preuve. La Bretagne insulaire peut revendiquer le Martyrologe dit d'Exeter (Cornwall), qui date du douzième siècle et contient de nombreuses listes de saints. Plus connu est le Pontifical de Lanalet, qui est d'origine anglaise (de Saint-Germain en Cornwall), bien que

conservé à la Bibliothèque de la Ville de Rouen, mais qui renferme des fragments de sources diverses et de plusieurs époques: il cite un certain nombre de saints celtiques à côté de nombreux saints romains. Une vieille charte de 725, appartenant à l'abbaye de Glastonbury dans le Somerset, mentionne Lantokai, ou le lan de Ké et nous permet de conclure que voilà au moins un saint qui fonda un monastère ou un ermitage aux environs de Glastonbury.

Chez nous, le Cartulaire de Landévennec est un écho du neuvième siècle. Puis viennent les vieux manuscrits liturgiques faisant mention de plusieurs Saints, comme le Sacramentaire qui porte le numéro 11.589 dans le fond latin des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (fin du dixième ou commencement du onzième siècle), le Missel de Bréventec (douzième ou treizième siècle) conservé à la Bibliothèque Mazarine. Nous attachons plus de prix encore au Missel dit de Saint-Vougay. Pour les hagiographes et même les historiens tout court, Saint-Vougay est plus célèbre par son missel, jalousement gardé au presbytère, que par son fameux château de Kerjean que l'on a, avec un peu d'exagération d'ailleurs, appelé le Versailles breton. Le Missel est un grand in-folio à deux colonnes avec 46 feuilles contenant 70 messes ou parties de messes comprises entre le jour de Noël et le samedi des Quatre-Temps de septembre. On a bien vite la clé des abréviations et sa lecture en est facile même pour celui qui ne possède pas de notions paléographiques, pour peu qu'il soit familiarisé avec les introïts, graduels, préfaces et autres parties de la Messe, demeurées inchangées depuis ce temps... Il est antérieur à l'invention de la gamme par Guy d'Arrezzo: c'est un témoin qui pourrait dater des environs de l'an mille. Or, nous y trouvons, dans les litanies du Samedi-Saint, en compagnie des sept fondateurs des Evêchés bretons (spécialement honorés dans le fameux *Tro-Breiz* du Moyen-Age), 18 autres noms de saints qu'on a pu identifier et plusieurs dont la graphie est illisible.

Comment le peuple aurait-il oublié ses saints? Des fidèles, depuis un temps immémorial, recevaient leurs noms au baptême. Des villages, des fermes, des fontaines étaient placés sous leur vocable. Ils avaient fondé des évêchés, des paroisses, des monastères qui gardaient leur souvenir. L'examen de la *Vita Samsonis* nous montre ce saint établissant des monastères à Dol et en Normandie. On ne peut davantage dénier l'authenticité à la fondation par les saints d'établissements qui devaient devenir des cités cathédrales comme à Dol, St-Brieuc, Tréguier et Saint-Pol-de-Léon.

Les noms des saints sont souvent associés à des préfixes qui remontent à des périodes très lointaines. Si les *locs* (locus, lieu), comme le pensait M. Largillière, sont postérieurs à l'époque des invasions normandes, les *plous* (latin plebs, population, les *lan* (mot celtique signifiant ermitage ou monastère), les *très* (latin tribus) sont plus anciens. Quant aux *guits* (latin vicus, village), ils étaient au Moyen-Age synonymes de *plou*, comme le montre l'exemple de Guissény anciennement appelé Plebs Seznî. On distingue cependant des étapes dans l'adoption des préfixes : nous le constatons dans le cas de Saint Méen dont le nom est accolé à un *plou* dans Ploëven, à un *tré* dans Tréméven, à un *lan* dans Lanvéen, à un *loc* dans Locméven. Il est curieux de noter l'existence de ces divers préfixes dans une même paroisse. M. l'abbé Perrot, fondateur des Bleun-Brug, m'en faisait la remarque à propos de Kenan à Plouguerneau. Un quartier de cette paroisse s'appelle Trekenan; le village actuel de Saint-Kenan s'appelait jadis Lankenau; enfin il existe encore un champ connu sous le nom de Lok-Kenan.

L'une des découvertes de M. Largillière, c'est que les paroisses qui comportent le préfixe *plou* sont les paroisses primitives : elles seraient la création même des prêtres dont elles ont, toujours depuis, porté les noms.

Le culte des Saints bretons est donc, dès la plus haute antiquité, inscrit sur le sol. Néanmoins, il subit une éclipse

après les guerres de religion. Ce fut le mérite d'Albert le Grand de lui donner une impulsion nouvelle. Rappelons cette apostrophe du P. Maunoir au patron du diocèse de Cornouaille : « Glorieux saint Corentin, en voyant que vous avez été si longtemps oublié de votre peuple qui a tant d'obligations envers vous, j'ai pris la hardiesse de montrer à ce peuple qu'il doit vous honorer, vous remercier, vous aimer et vous prier... » Or le P. Maunoir, qui connaissait l'ouvrage d'Albert le Grand et le cite, plaça son grand mouvement de renaissance religieuse sous le patronage des Saints réintégrés dans la dévotion populaire par le bon moine dominicain (1).

Essais de portraits authentiques des Saints

Le moment est venu de tenter d'esquisser de nos Saints une figure qui soit aussi dépouillée que possible de l'aureole légendaire.

Nos Pères dans la foi furent des ermites ou des moines. Nous l'avons vu, les documents les plus anciens sont ceux qui se réfèrent à des *lans*, c'est-à-dire à des ermitages ou des monastères. M. Henderson faisait observer qu'en Cornwall les églises qui furent originellement des oratoires d'ermites s'élèvent d'ordinaire sur des éminences de terrain, par exemple à St-Wenn, St-Eval, St-Issey, tandis que les églises qui sont d'anciens établissements monastiques sont situées au fond d'une vallée, près d'un cours d'eau comme à St-Kew, Padstow, Mawgan, Lanevet. Le même phénomène s'est produit chez nous, où Saint Corentin avait son ermitage en contre-bas du Méné-Hom, tandis que Saint Guénolé fonde son monastère en face de la mer. Sur les rivages de la rade de Brest, de l'Odé, du Jaudy, du Légué, de la Rance, de la mer d'Etel, subsistent encore des

(1) Signalons à l'occasion le livre instructif et richement illustré de M. le chanoine Calvez, curé de Lesneven, *Les Grands Saints Bretons*, qui vient d'être édité par la Maison Arthaud, de Grenoble.

traces de monastères primitifs. Ceux-ci « n'ont rien de commun avec ceux qui, plus tard, couvriront le sol de l'Europe du moyen-âge. Point de vastes constructions dont la disposition symétrique assigne, autour d'un cloître voûté aux puissants arceaux, une place traditionnelle aux lieux réguliers, où la masse imposante de l'église domine l'harmonieux alignement de bâtiments élevés. Un monastère celtique ressemble davantage à un campement de pionniers qu'à ces édifices solidement construits pour défier les siècles. De loin on le distingue à peine : derrière un grossier retranchement de terre qui suit les accidents du terrain et qu'entoure un profond et large fossé. L'on aperçoit quelques toits de chaume et le sommet de huttes de branchages; si nous pénétrons à l'intérieur de ce retranchement par l'étroite ouverture qui le coupe, nous nous trouvons devant un groupe de petits bâtiments de bois parmi lesquels on reconnaît l'oratoire occupant en général la place centrale, puis une multitude de petites cabanes de branches ou de terre battue, — les cellules des moines, — plus ou moins disséminées à travers l'espace que limite le rempart. » (1)

Les oratoires dont il vient d'être question, nous pouvons nous les représenter d'après les ruines de vieux oratoires situés en Cornwall, celui de Perranzabulo déjà cité, ceux de Gwithan et de Madron.

L'abbé qui présidait à la vie monastique avait sa cellule sur une hauteur d'où il pouvait surveiller la communauté tout entière. A proximité une fontaine, puis un emplacement pour les sépultures. Le R. P. Minard nous décrit un de ces cimetières, celui du monastère de Saint-Budoc dans l'archipel Bréhat. Les moines dont on a découvert les squelettes, y sont inhumés « la tête à l'ouest et les pieds à l'est (signe de sépulture chrétienne); pas de sarcophages, mais de grandes dalles de pierre, séparaient

chaque mort de son voisin. Au milieu du cimetière, se dressaient deux croix de granit de forme carrée, non loin d'un grands puits large d'environ deux mètres et qui semble avoir été le puits principal du monastère... Des fouilles ont mis (aussi) à jour les fondations de huit cellules, de forme circulaire, en pierres sèches, rangées en lignes, à une quarantaine de mètres de l'église et du cimetière. Trois de ces cellules se touchent presque, d'autres sont à quatre, cinq mètres de distance, d'autres plus éloignées; et sur toute l'étendue de l'île, les mêmes indices ont permis d'en relever l'emplacement d'un grand nombre. Ces restes vénérables d'un des premiers monastères fondés en Armorique par les émigrants bretons, illustré par Saint Budoc et Saint Guénolé, nous permettent de compléter les renseignements que nous fournissent d'autres monuments de Bretagne et d'Irlande, et les documents contemporains, notamment sur le grand monastère d'Iona, fondé par Saint Columba. »

Les moines s'occupaient de travail manuel, de défrichement et de culture. La cathédrale de Saint-Brieuc possédait autrefois une vieille tapisserie représentant Brieuc avec ses moines au milieu d'une forêt, occupés à abattre des arbres, à niveler le sol et à apporter des pierres pour les constructions. Ceci est conforme à ce que rapporte la *Vie de Saint Brieuc* du onzième siècle laquelle, sur ce point, n'a évidemment fait que reproduire le texte plus ancien qui lui a servi de modèle. Il y est raconté que Brieuc et ses compagnons, venus du pays de Galles, ont débarqué dans la région d'Armorique. L'entrevue vient d'avoir lieu avec le comte Rigual. Ce dernier cède au saint homme le manoir du Champ du Rouvre avec toutes ses possessions et dépendances pour la construction d'un établissement où Dieu serait servi à perpétuité. « Brieuc s'y installa avec ses moines, et après avoir prié Dieu, il commença lui-même, de ses propres mains, à bâtir un oratoire. Tous se revêtent de ceintures pour travailler,

(1) R. P. Minard, *Au Pays des Celtes*, dans la *Revue Benedictine*, janvier 1937, publiée à Ligugé.

abattent des arbres, défrichent des buissons, taillent dans les ronces et les épines entremêlées, et bientôt transforment un bois épais en une vaste clairière. »

S'ils n'omettaient jamais, pour obéir au précepte de l'Apôtre, de travailler de leurs mains, ils n'en étaient pas moins pleins d'ardeur pour l'étude et les exercices spirituels. « A des heures déterminées, ils se rassemblaient à l'oratoire pour s'acquitter de l'œuvre de Dieu (office divin). Après le service du soir, ils se restauraient par un repas pris en commun. Puis, après complies, ils retournaient à leurs couchettes, observant toujours strictement la règle du grand silence; et, se levant avec le même zèle aux environs de minuit, pour se conformer à la parole du Psalmiste: « A minuit je me suis levé pour te rendre grâces », ils rendaient de pieuses louanges à Dieu dans des hymnes et des psaumes. Après quoi, ils se remettaient à dormir pendant quelque temps. Et de nouveau, au chant du coq, quand ils entendaient le son de la cloche, ils sortaient en hâte de leurs couchettes et rendaient hommage au Seigneur chaque matin dans des louanges, suivant l'exemple du même Psalmiste: « Le matin je me tiendrai devant toi et je te contemplerai. » Après avoir accompli ces devoirs, ils se remettaient joyeusement au travail manuel. Et ainsi tous les jours, ils luttèrent avec ardeur comme des athlètes, ils poursuivaient la récompense de la vie éternelle le long du droit sentier des bonnes actions, suivant ce que dit l'Apôtre: « Personne ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu. » Ils ne toléraient pas que le moindre instant passât dans l'oisiveté. Tel était le mode ordinaire de la vie des disciples de Saint-Briec. Voilà à quels exercices se livraient ces moines d'une manière continuelle. »

Dans un autre passage il est dit que « ils pratiquaient jeûnes et vigiles avec austerité... » Nous savons par ailleurs que les moines celtiques s'imposaient des pratiques sévères de mortification, caractérisées ordinairement par la prière récitée les bras en croix et par l'immersion dans l'eau froide pendant la réci-

tation du psautier. Cet exercice explique le rôle que les claires fontaines jouaient dans leur vie et la formation des légendes qui nous les montrent faisant jaillir les sources du sol quand ils avaient besoin d'eau.

D'autres légendes persistantes ont trait à la destruction des dragons. Elles semblent avoir pris naissance de bonne heure, puisque l'auteur ancien de la Vie de Saint Samson déclare avoir vu les cavernes où le saint extermina les serpents. Une explication naturelle serait que les forêts de ce temps étaient infestées de bêtes féroces; une autre, que nos ancêtres auraient vu dans ces dragons le symbole du paganisme. N'oublions pas non plus que nos Saints vivaient à l'époque du *Beowulf*, le fameux poème anglo-saxon, qui nous donne bien la mentalité d'un temps où l'on considérerait que le héros d'une histoire devait avoir fait la conquête d'un monstre.

Les convertisseurs de notre pays étaient, en effet, d'une race bien trempée. Ce que fut leur activité, nous le savons par le meilleur historien de la chrétienté au septième siècle, un Ange de Northumbrie, Bède le Vénérable; nous le savons par les documents que j'ai cités et je rappelle avec insistance la Vie de Saint Samson écrite à une époque où les pas de nos Saints pouvaient encore, pour ainsi dire, être relevés sur le sol qu'ils avaient foulé.

Ces moines avec leur large tonsure, leurs cheveux complètement ras à l'avant de la tête d'une oreille à l'autre et retombant à l'arrière en boucles très amples, ne pouvaient manquer d'impressionner l'étranger. Ils étaient vêtus d'une longue tunique et de grossiers habits de laine. Chacun, en voyage, portait une pierre d'autel ronde: ce serait peut-être là l'origine de la légende des autels flottants.

L'abbé avait pour attribut un bâton qui affectait plutôt la forme d'un bourdon de pèlerin que celle d'une houlette de berger. Il avait sa cloche. D'après une tradition du Devon, Guénolé se servait d'une cloche pour convoquer les fidèles.

Les moines aux vêtements en poils de chèvre roux, dont il est question dans la « Vie de Saint Briec », étaient appelés à la prière par la cloche de l'abbé. Certaines cloches sont encore conservées de nos jours: celle de Saint Pol Aurélien, signalée au ix^e siècle par le chroniqueur Wormonoc et toujours vénérée dans la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, présente la forme d'un tronc de pyramide quadrangulaire à côtés inégaux et aux angles arrondis; la cloche de Saint Ronan, vénérée à Locronan, est un cylindre aplati composé de deux feuilles de laiton. Plus antique encore est la cloche de Saint Patrice; conservée dans un écrin orné de pierreries, elle appartient à l'Académie Royale d'Irlande à Dublin; elle est faite de métal lisse dont quelques parties sont rongées; les « Annales de l'Ulster » la mentionnent dès 522.

CONCLUSION

Moines ou ermites, les Saints bretons ont été des défricheurs, des bâtisseurs, des missionnaires, des mystiques et des civilisateurs. Tous les établissements qui portent des traces de leur résidence ont été des foyers de progrès. Les monastères importants étaient pourvus d'écoles: au pays de Galles, l'école de Saint-Ilud était fameuse, comme dans notre région celle de Saint-Budoc où Guénolé aurait été instruit.

De bonne heure, ils fondèrent les paroisses et les organisèrent solidement. M. Largillière, qui fait cette constatation après ample informé, dit: « Telle fut l'œuvre personnelle de nos saints, œuvre qui révèle de profondes qualités d'administrateurs. Ils furent pour les populations émigrées et déshéritées des civilisateurs. De leurs ermitages ou « lans », ils fournirent à ces malheureux les lumières de leur foi et les bienfaits de la religion et de la morale chrétienne... »

Récemment, un de nos très brillants anciens élèves des collèges de Lesneven et de Saint-Louis affrontait avec succès

le redoutable examen d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure. A l'oral, il fut interrogé par le Directeur de l'Ecole, dont le rôle influent à la Ligue de l'Enseignement et à la Ligue des Droits de l'Homme suffit à montrer les tendances. Le candidat fut invité à faire un tour d'horizon des systèmes de morale dans l'humanité depuis Platon et Aristote jusqu'à M. Bergson. Il conclut son exposé en faisant ressortir que la morale chrétienne contenait à elle seule tout ce qu'il y avait d'excellent dans toutes les autres, et que son caractère transcendant faisait penser au mot de M. Bergson disant que devant la figure du Christ on sent l'appel de la sainteté. Notre jeune étudiant obtint une note approchant du maximum.

Cette doctrine et cette morale dont nous sommes fiers, ce sont les Saints qui les ont apportées à la Bretagne. Aussi nous pouvons conclure avec M. Largillière: « Leur œuvre est grande dans l'histoire et le peuple a eu raison de garder leur souvenir et de les canoniser. »

Connaître les Saints bretons, c'est donc faire, comme je le disais au début, œuvre de reconnaissance. Ils sont les premiers hommes d'Action Catholique venus sur notre sol; ils ont exercé un apostolat social. Au surplus, les ignorer, c'est ignorer la raison pour laquelle encore un grand nombre de nos contemporains reçoivent leurs noms au baptême, la raison pour laquelle tant de lieux sont placés sous leur vocable. Pesons l'intérêt de la question. Chez nous, comme dans les régions celtiques de l'Angleterre, beaucoup de noms de paroisses sont des noms de personnes, et il se trouve que ces personnes sont des saints de la chrétienté celtique qui ont vécu en ces lieux et y ont bâti des églises.

Si nos vieux Saints ont rencontré des biographes qui ont romancé leurs faits et gestes, le caractère imaginaire et poétique des Celtes aidant, plusieurs d'entre eux ont eu la bonne fortune de trouver de vrais historiens qui nous donnent leur figure authentique. Il n'est pas de biographie plus humaine que celle de Saint Columba par Adamnan ni plus délicate galerie de portraits que celle de

Bède, « qui fut de son temps le meilleur historien de la chrétienté ». (1)

Sans nos Saints, l'évangélisation de notre Bretagne ne se comprend pas: » *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* », s'écriait Mgr Baudrillart, qui prit ce texte de l'Evangile pour thème de son pa-

(1) Legouis, *Histoire de la littérature anglaise*.

négyrique de Saint Corentin dans la cathédrale de Quimper. Ils ont porté de bons fruits. C'est donc que les arbres étaient de bonne souche. De bons fruits, que ni la Réforme ni la Révolution n'ont pu corrompre. Plaise à Dieu que le laïcisme moderne, plus redoutable encore, n'entame pas cette foi que nos vieux Saints ont implantée chez nous avec la civilisation!

L. KERBIRIOU.

NOTICE (1)

sur **Albert LE GRAND** par le Rév. Canon G. H. Doble.

Albert Le Grand peut être appelé le Père de l'Hagiographie bretonne, car il fut le premier à introduire l'étude systématique de ce sujet, en publiant un livre sur tous les Saints de Bretagne (d'autres écrivains, comme le chanoine La Devison, n'avaient traité que de vies particulières de Saints). Ce livre, en raison de son grand mérite littéraire, du soin avec lequel il fut composé et de la vaste somme d'information qu'il contient, est devenu un manuel classique et indispensable pour tous ceux qui désirent connaître les récits que le peuple breton a associés au souvenir des Saints dont les chapelles sont la parure du pays. Albert Le Grand a montré le chemin dans son ouvrage; il fut suivi, cent ans plus tard, par Dom Lobineau, écrivain consciencieux, dont la méthode est plus critique, mais le style plus lourd; comme son prédécesseur, il a essayé de raconter l'histoire des faits et gestes de tous les Saints bretons, et pour réaliser cet objet, il a fait une collection de toutes les *Vies* du Moyen Age qu'il a pu trouver. A notre époque, des écrivains pourvus du meilleur bagage d'érudition et d'un sens critique tout à fait moderne, Joseph Loth, l'abbé Duine, F. Lot et René Largillière ont élevé le sujet au niveau d'une branche importante de l'histoire de l'Europe au début du Moyen-Age.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler la carrière de Jean Le Grand de Morlaix, qui prit le nom d'Albert, quand il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, en souvenir d'une des gloires les plus illustres de cet Ordre. Je me contenterai de vous faire reporter à l'admirable article de M. l'abbé A. Bourdeaut, *Autour d'Albert Le Grand et du dieu Volianus*, dans les *Mémoires de la Société d'His-*

toire et d'Archéologie de la Bretagne (1925). Je veux simplement essayer de montrer la place importante que tient Albert Le Grand dans l'histoire de l'hagiographie bretonne, et d'apprécier la véritable valeur de son œuvre.

Dans son *Avertissement au Lecteur*, il nous raconte comment il a conçu d'abord l'idée de consacrer un livre aux Saints de Bretagne: « La principale fin des Frères Prédicateurs (à l'ordre desquels il a pleu à Dieu m'appeler), estant de procurer le salut des Ames par le moyen de la Prédication... Je commençay, peu de temps après ma profession à recueillir de mes lectures ce que je rencontrais de matière propre à cet effet... Quelques années après mon Obédience reçue pour le couvent de Morlaix, lieu de ma naissance, et destiné pour faire des questes ordinaires par les paroisses de l'Evesché de Léon, je fus curieux de m'enquérir des Vies des Saints Patrons d'icelle, pendant le séjour que je faisais en chacune, afin d'en pouvoir dire quelque chose en chaire, et spécialement les jours de leurs Fêtes. En cette recherche, j'eus avis de nombre d'Eglises dédiées à Dieu, sous l'invocation et Patronage de plusieurs d'iceux, dont les noms, bien qu'escrits au Livre de Vie, ne se trouvent dans nos Martyrologes et Calendriers: Cet avis, redoublant ma curiosité, me fit continuer avec plus de diligence, même à visiter les anciens Bréviaires imprimés, Légendaires et Martyrologes, Manuscrits, Offices particuliers, et semblables Antiquitez desdites Eglises, et à tirer extraits de la plupart d'iceux. » L'objet et le caractère de l'ouvrage nous

(1) Cette notice a été lue au Congrès des Bleun-Brug à Roscoff le 24 août 1936.

sont donc indiqués dès le début. L'auteur a visé à recueillir les *Vies* des Saints locaux honorés en différents endroits de Bretagne. Le sujet le séduisit, il éprouvait une « curiosité » innocente à savoir ce que furent ces vieux Saints, une curiosité que partageront, je l'espère, tous ceux qui écoutent cet exposé. Mais, comme il nous le déclare en commençant, il est d'abord et avant tout un prédicateur aussi bien qu'un archéologue, et ce sont ses pérégrinations de prédicateur qui l'ont amené à faire ses recherches. En conséquence, les *Vies* qu'il met sous nos yeux ont le ton du panégyrique, le ton que le prédicateur juge utile d'employer dans un Pardon. Il écrit pour l'édification, puisque le but de tout prédicateur est, avant tout, d'édifier.

Du fait de cette constatation, nous indiquons clairement quels sont les mérites et quelles sont les limites du livre d'Albert Le Grand. Ce n'est pas l'ouvrage d'un pur savant et nous ne devons pas nous attendre à y trouver un traitement critique des sources qu'il a utilisées. Rappelons-nous que nous sommes au xviii^e siècle et non au vingtième. Les Bollandistes commençaient à peine à traiter l'hagiographie dans un esprit critique, et encore ils n'avaient pas atteint la perfection de la méthode qui sera employée par leurs successeurs. Aussi, je ne puis m'empêcher de ressentir que Duine n'a pas été tout à fait juste à l'égard d'Albert Le Grand, qu'il qualifie lui-même de « notre ancêtre en recherches hagiographiques ». Il dit : « L'auteur fait état de faux manifestes et crée une chronologie fantaisiste. Il soutient l'apostolicité des diocèses de Rennes, Nantes, Vannes et Tréguier. Le pseudo-roi Conan Meriadec est une cheville ouvrière de son livre. « Le roy Grallon en la superbe cité d'Is » et « la princesse Dahut, fille impudique du bon roy » font partie de son credo d'historien. Frère Albert modifie les légendes, anciennes dans le sens de ses doctes combinaisons. Bref, il a fabriqué le plus mauvais volume qu'un critique puisse consulter. » (*Origines Bretonnes*,

p. 3.) Duine était un travailleur infatigable, comme Le Grand, et c'était un merveilleux critique, d'un jugement sain, d'un talent incomparable; ses œuvres doivent se trouver dans les mains de quiconque étudie l'histoire bretonne. Nous ne lui témoignerons jamais assez de reconnaissance pour ses travaux, mais il a vécu trois cents ans après Albert. Au xviii^e siècle, la critique historique était à son aurore. Elle fut lente à grandir. On ne saurait chercher l'histoire sérieuse et impartiale chez les écrivains du xviii^e siècle et de la première partie du xix^e siècle, si méritoires que soient leurs facultés littéraires. C'est seulement au cours des trente dernières années que la critique patiente des documents, allant de pair avec les études modernes de topographie et du folklore, a réellement commencé à projeter de la lumière sur l'histoire des « temps d'obscurité » (« The Dark Ages »). Duine conclut en admettant que « notre auteur » ne manque pas d'un certain charme vieillot, et il mérite d'être le patron de l'école romantique dans notre province. » Albert Le Grand fut un pionnier. Il a montré que le sujet était de ceux qui comportent un appel romantique, et cette considération a conduit d'autres écrivains à l'étudier. Les critiques eux-mêmes n'auraient pas porté leur attention dans ce sens, s'ils n'avaient pas senti cet appel, et le « charme vieillot » d'Albert a trouvé pour le traduire une forme littéraire très attrayante.

Albert Le Grand n'est pas seulement un pionnier, l'initiateur d'une étude; il a aidé tous les travailleurs qui se sont succédé dans ce domaine, grâce à sa collection de matériaux. Il fut le premier à rassembler les *Vies* des Saints bretons, et à les conserver en imprimant leur contenu (le Père Le Paz avait commencé à les grouper en collection, mais il n'a pas livré à l'impression, les résultats de ses recherches); et l'un des principaux avantages qu'en ont retiré ceux qui l'ont suivi, c'est qu'il a entrepris cette œuvre en un temps où il existait une plus grande abondance de do-

cuments hagiographiques que de nos jours. La Révolution et d'autres agents de destruction ont anéanti beaucoup de sources manuscrites et imprimées qui existaient en ce temps-là. Albert était en contact avec plusieurs savants (nombre d'entre eux étaient de sa famille), qui avaient recueilli des notes sur des Saints bretons locaux, et avec des prêtres de paroisses et le clergé de collégiales qui possédaient dans leurs archives, les *Vies* des Saints honorés dans leur voisinage. Ainsi, nous savons que le charmant récit de Saint Bieuzy « a été extrait des papiers qui sont aux Chartes et Archives de ladite Seigneurie de Rymaison, et datté de l'an 1508... », aussi dans les archives de l'Eglise Parrochiale de Bieuzy. Et nous sous-signons Recteur, Curé et Prestres de ladite Paroisse, les avons copié. » La *Vie de Saint Efflam* « a été extraite des anciens Légendaires manuscrits de l'Eglise Parrochiale de Plestin, en Tréguier, et rédigée en ordre d'Office Ecclesiastique par Leçons, Hymnes et Respons, par les Recteurs et Prestres de ladite Paroisse, imprimée au Couvent de Cuburien, près Morlaix, l'an 1575, d'où nous l'avons tirée. » La *Vie de Saint Tanguy* « a été par nous tirée d'un vieil Légendaire manuscrit, qui nous fut communiqué par le Sacriste de l'Eglise Collégiale de N.-D. du Fol-Coat en Léon, l'an 1624. » La *Vie de Saint Vougay* fut « par nous recueillie... d'un vieil Légendaire manuscrit sur vélin, que j'ai vu en l'Abbaye de Saint-Mathieu en bas Léon », et la *Vie de Saint Ké*, « écrite en Latin d'assez bon style pour le temps, par un certain Maurice, Vicaire de ladite Eglise de Cléder, et gardée es Archives d'Icelle, en a été tirée par extrait fidèle, et a moy communiquée par Mre. Sébastien, Marquis de Rosmadec... fondateur de ladite Paroisse ». Les originaux de toutes ces *Vies* ont maintenant disparu et nous serions plus pauvres si Albert Le Grand ne les avait vus et utilisés dans son ouvrage monumental. Je voudrais, en ma qualité de Cornouaillais, lui exprimer la gratitude de tous les amateurs d'histoire cornique pour

nous avoir (bien qu'il ne connût rien du Cornwall), fait parvenir la *Vie* d'un Saint cornique d'un intérêt spécial, qui, sans lui, eût été certainement perdue. Je veux parler de la *Vie de Saint Ké*, que Duine a qualifié de « roman », mais qui, ainsi que je l'ai montré, est une transcription fidèle de l'original d'une *Vie*: cette première *Vie* a dû être écrite au Collège de Glasney, à Penryn, sur une crique du Port de Falmouth, en Cornwall: elle abonde en folklore du Cornwall et contient beaucoup de noms de lieux de la paroisse de Kea, dont plusieurs ont disparu depuis.

Albert Le Grand nous a ainsi transmis des matériaux dont les érudits et les critiques du xx^e siècle firent un excellent parti, matériaux qui sont enchâssés dans l'un des livres les plus agréables à lire en français. Ses dons littéraires étaient très grands; il sait bien narrer une histoire et la rendre à la fois intéressante et édifiante. Il suffit de comparer ses récits vivants et bien écrits, avec les originaux (que nous possédons) presque tous pauvres et ennuyeux, pour voir la différence entre l'œuvre d'un grand écrivain et les faibles efforts des littérateurs mal équipés d'un âge barbare. Le Grand possède un style pittoresque et sans affectation. Il écrit avec vérité et simplicité: sa naïveté et son enthousiasme irrésistible pour son sujet transparaissent à chaque page. Dans la *Vie* de chaque Saint qu'il nous donne, il s'efforce honnêtement de retracer son histoire, telle qu'il l'a trouvée dans le vieux manuscrit poussiéreux qui lui fut envoyé. En vérité, il le retouche sensiblement, le reproduisant très souvent dans des termes qui lui sont propres, omettant ou modifiant ce qu'il pense ne devoir pas intéresser ou édifier ses lecteurs et imaginant des dates ou des discours jugés plus convenables. Mais il n'invente rien. Les noms que nous rencontrons dans ses récits sont ceux qu'il a trouvés dans les sources utilisées, et ordinairement nous pouvons séparer la partie qu'il a améliorée et nous former une idée assez exacte de la *Vie* originale. Il aime

vivement le passé. Dans sa biographie d'Etienne, évêque de Tréguier (1230-1239), il nous donne une charmante reminiscence personnelle qui nous montre une de ses passions. En 1629, le Prieur du couvent des Dominicains de Morlaix « fit démolir ladite Chapelle de la Véronique, et (sans considérer l'importance de changement) ôster ces mesures [de bled], le cœur nous saignant de voir aliéner les monuments d'une si remarquable antiquité ». Ainsi il a été un précurseur du mouvement archéologique des 19^e et 20^e siècles. Nous pouvons souvent sourire des anachronismes dans lesquels il tombe quand il traite de l'histoire primitive de Bretagne, mais c'est avec le sourire indulgent et affectueux avec lequel nous écoutons le héros de *l'Antiquaire*, de Sir Walter Scott, et nous nous rappelons que l'archéologie n'avait pas fait de si grands progrès 150 ans après l'époque d'Albert!

C'est un travailleur, également, aussi bien qu'un enthousiaste. Nous nous ren-

dons compte, en tournant les pages de son grand livre, de la somme de travail qu'il n'a cessé de fournir, car sa vie ne fut pas longue.

Ainsi, il restera une des gloires de la Bretagne. Il dénonce ceux qui seraient tentés de douter des miracles des Saints qu'il rapporte, il les dénonce, sinon comme des hérétiques, du moins comme des « anti-bretons ». En continuant son histoire des pieuses Vies depuis l'âge des Saints jusqu'à son époque, il a mis au jour un charmant tableau de la piété bretonne (malgré quelques inexactitudes de détails), pour l'honneur de sa « petite patrie ». Ainsi il forme un chaînon entre les Bretons des v^e et vi^e siècles et du duché du Moyen-Age et ceux qui guident le mouvement nationaliste breton de nos jours, puisque tout nationalisme breton qui ne s'appuie pas sur la religion ne répondrait à rien, ni en Bretagne, ni hors de Bretagne, et n'aurait aucune chance de succès.

G.-H. DOBLE.



Diocèse de
Quimper & Léon
Eclésiast. Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

TRAVAUX DU MEME AUTEUR
(à Kérinou-Lambézellec, Finistère).

Jean-François de la Marche, Evêque-Comte de Léon, Etude sur un Diocèse breton et sur l'Emigration, Thèse de Doctorat ès-lettres, soutenue en Sorbonne, couronnée par l'Académie Française et l'Institut Catholique de Paris, 1924.

Missionnaires et Mystiques en Basse-Bretagne au 17^e siècle, 1926.

Jean Péron et le Collège de Léon (en collaboration avec le Chanoine Saluden), 1927.

Saint Brieuc, sa Vie et son Culte, traduction du Saint Brieuc de G. H. Doble, 1930.

Les Problèmes de l'Ecole de la Chênaie, 1931.

Les Saints Bretons (en collaboration avec G. H. Doble), 1933.

Les Missions Bretonnes, 1933. — Nouvelle édition, 1935. — Ouvrage couronné par l'Académie Française (Prix Juteau-Duvigneaux) et par l'Institut Catholique de Paris. (Prix Sicard).

La Sorcellerie, 1934.

L'Institution Notre-Dame du Creisker et l'Ancien Collège de Léon, 1936.

Les Sœurs de l'Adoration Perpétuelle, 1936.

Au service des Orphelines... La Congrégation de l'Adoration, 1936.